Albert Marion, une école du Plateau en 1914

Dans « L'Archou » Albert Marion décrit l'école primaire d'un village du plateau Velay-Lignon (Haute-Loire) aux environs de 1914. Ce texte a été rédigé peu après Mai 1968.

Albert Marion est né en 1908 à Mazet-Saint-Voy et décédé en 1977 à Le Chambon-sur-Lignon.

Albert Marion commença comme instituteur et devint inspecteur. Il a écrit un beau livre de souvenirs "L'Archou", merveilleusement mis en page, d'où j'extrais 6 histoires.

"Il y avait autrefois, dans chaque demeure paysanne, tout près de la cheminée, un coffre de bois renfermant la provision de gros sel, bien au sec et à la portée de la ménagère. On l'appelait l'archou. C'est là que s'asseyait l'aïeul, tirant sur sa pipe à lentes bouffées, pendant qu'il racontait à ses petits-enfants émerveillés des histoires du temps passé : la mobilisation de 70, ou la construction de sa première bicyclette, ou les exploits de « Pierre de las invèntious »."

1. **L'école**
2. **Écoliers d'autrefois**
3. **Jeux**
4. **La chère maison**
5. **La bibliothèque**
6. **Conte de Noël**

La mairie-école du Mazet-Saint-Voy

L'école

VINT le temps de l'école, dont, à quelques exceptions près, je n'ai gardé que d'excellents souvenirs.

Dans la petite classe, la visite de propreté avait lieu chaque matin. Nous tendions nos mains vers l'institutrice. Lorsqu'elles étaient par trop noires, il fallait aller les tremper dans l'eau du ruisseau qui coulait à trente mètres de l'école. Même l'hiver ce n'était pas une punition, mais plutôt l'occasion de joyeux babillages auxquels je ne pouvais jamais prendre part, ma mère veillant de près à ma toilette. Un matin que la brouette du cantonnier se trouvait sur mon passage, j'eus l'idée de plonger mes mains dans la boue. L'institutrice fut scandalisée et moi très heureux et tout fier de me joindre aux habitués des barbotages quotidiens. C'était si amusant que, le lendemain, je récidivai. Que se passa-t-il ensuite ? Qui aperçut mon manège ? Je ne l'ai jamais su. Mais, le soir, une ferme admonestation maternelle m'ôta le goût de recommencer.

Un autre aspect de la visite de propreté m'amusait beaucoup. L'institutrice faisait souvent avancer près d'elle Daniel, un petit paysan, orphelin de mère, dont les épaules haut-remontées laissaient présager qu'il serait bientôt bossu. Tenant à plat une feuille de cahier près de la tête de l'enfant, elle écartait les cheveux avec un crayon et, d'un air dégoûté, faisait tomber les poux sur le papier : « Un, deux, trois, quatre... tu n'as pas honte ! » Aujourd'hui, c'est moi qui ai honte pour les rires méprisants que je joignais à ceux de mes camarades. Tu es mort jeune, Daniel, dans la ferme d'où tu ne sortais plus, fuyant les hommes dont tu avais connu trop tôt la méchanceté pour l'oublier jamais. Moi non plus, je n'ai pas oublié et si, pendant des années, j'ai lutté pour que les adultes s'interdisent de faire saigner des cœurs d'enfants, c'est en pensant à toi, Daniel...

La classe des moyens fut dirigée pendant quelque temps - c'était au cours de la guerre 1914-1918 - par un tout jeune homme, fraîchement muni du Brevet Élémentaire. De son enseignement, je n'ai rien retenu ; par contre, sa façon très originale d'assurer la discipline (il faudrait plutôt dire : de provoquer l'indiscipline) n'a pas été oubliée. Un jour que j'avais commis quelque peccadille, je fus appelé à me tenir debout devant le bureau du maître, tête baissée, avec un gros dictionnaire sur le cou. La punition peut

paraître bénigne ; mais à la longue, elle était très pénible à supporter. Pour me soulager un peu, je me mis à relever imperceptiblement la tête ; le dictionnaire glissait peu à peu ; tout à coup, il tomba dans un fracas épouvantable. L'incident était prévu : punition doublée. Heureusement, une voix généreuse s'éleva, celle de mon camarade Ernest Chave, appuyé aussitôt par d'autres : « Il est tombé tout seul, M'sieur ! ». L'instituteur se leva et remit le livre en place sur mon cou. Il avait à peine repris la correction des cahiers qu'une nouvelle chute bruyante, suivie d'exclamations attestant ma parfaite immobilité, l'obligea à interrompre son travail. Le manège recommença, si bien qu'excédé sans doute le maître me renvoya à ma place.

Les choses ne se passaient pas toujours aussi bien. Un jour, Charles Eldin, l'un des fils du pasteur, révolté par une trop longue punition, saisit le dictionnaire à deux mains, le brandit au-dessus de sa tête et le lança à toute volée sur le bureau. Cahiers, crayons, porte-plumes s'envolèrent dans toutes les directions ; l'instituteur, qui n'avait pas vu arriver le projectile, bondit, effaré. Trop tard ! L'encre rouge répandue coulait sur sa veste, son pantalon, ses chaussures. Nous autres, nous paraissions absorbés par nos problèmes ; mais nos clins d'œil sournois en disaient long sur le rire muet qui nous secouait.

Arthur, au nez souvent morveux, était particulièrement visé. Pour lui apprendre la propreté, le maître le faisait tenir debout, le nez contre un grand placard, puis il le frappait avec le chiffon servant à effacer les tableaux. Le pauvre Arthur était enveloppé d'un nuage blanc et quand il revenait piteusement à son banc, on aurait dit un Pierrot triste.

HEUREUSEMENT, je ne restai pas longtemps dans cette classe. Je passai dans celle des grands vers l'âge de huit ans et demi et je devais y rester sept ans. J'eus ainsi la chance de recevoir pendant la plus grande partie de ma scolarité primaire l'enseignement d'un maître d'élite. M. Ruel avait alors dans les trente-cinq ans. Il vivait dans la ferme paternelle, à Levet, non loin du village. Chaque matin nous le voyions venir, penché en avant, les jambes légèrement cagneuses arpentant la route à grands pas, la tête toujours couverte du même chapeau gris. Sa face absolument glabre, ridée et parcheminée, rosie par l'air frais, était illuminée par deux yeux très clairs. Son arrivée n'interrompait nos jeux que le temps d'un rapide bonjour. D'ailleurs il se dirigeait aussitôt vers l'école pour préparer son

travail. A huit heures précises, la cloche qui surmontait la porte d'entrée nous appelait de la voix fêlée qu'avaient connue les pères et les grands-pères. Docilement nous nous précipitions. Franchies les quatre ou cinq marches de pierre de l'escalier extérieur, nous nous trouvions devant le maître qui nous regardait entrer sans dire mot. Les sabots ferrés sonnaient haut dans le couloir où nous accrochions nos casquettes, ou nos vastes bérets ou nos calots de soldats. Presque tous nous étions en blouse noire, boutonnée sur le côté ou sur le devant ; quelques-uns portaient la veste de gros velours côtelé.

Et le travail commençait. Il ne fallait pas perdre de temps car le maître préparait au concours de l'Ecole Normale d'Instituteurs, au Brevet élémentaire et au Certificat d'études. Cela peut paraître une gageure. Et pourtant les résultats prouvent que le système n'était pas sans avantages : une centaine d'instituteurs issus de ce petit Cours Complémentaire, des postiers, des cheminots et bien d'autres dans des professions très diverses témoignent d'une réussite exceptionnelle. On peut l'attribuer, d'abord, à une émulation de bon aloi que le maître savait entretenir et qui, bien que condamnée aujourd'hui par la pédagogie dite moderne, est un stimulant irremplaçable. Et puis je pense que les plus grands avaient la possibilité de consolider leurs connaissances de base en écoutant les leçons du cours moyen ; alors que les plus jeunes, pour peu qu'ils aient de curiosité et de vivacité d'esprit, entendaient et retenaient ce qui était dit à leurs aînés ; aussi bien certains étaient-ils du niveau du Brevet, dès l'âge de 14 ans, c'est-à-dire avec au moins une année d'avance et sans qu'il fût jamais question de ce surmenage dont on nous rebat les oreilles aujourd'hui, à longueur d'année scolaire.

Il faut dire aussi que l'enseignement était de qualité. Pour le français, une place importante était accordée à la lecture des grandes œuvres. J'ai constaté bien des fois que nombre de nos bacheliers actuels ont moins pratiqué les meilleurs de nos écrivains que ne le faisaient, autour de 1920, les petits campagnards d'une obscure école de montagne. J'ai dit la lecture ; il faut ajouter la récitation. Elle était pratiquée avec application et ferveur. Si, pour mon plus grand plaisir, tant de vers chantent dans ma mémoire, si tant de phrases somptueuse déroulent pour moi, et à mon gré, l'harmonie de leurs périodes, c'est à M. Ruel que je dois ces trésors que « ni la teigne, ni la rouille » ne peuvent détruire.

L'enseignement scientifique était largement basé sur l'expérience. Grâce à un don anonyme - qui venait peut-être bien de l'instituteur lui-même - l'école était relativement bien pourvue en matériel. Il me paraît extraordinaire qu'en des temps déjà lointains et dans une si modeste classe, nous ayons pu réaliser la mesure de la pression atmosphérique, la distillation de la houille, la préparation de l'oxygène, la vérification du principe d'Archimède... Et ce n'est pas tout : nous sortions de l'école pour observer. Un champ d'expériences nous révélait la valeur des engrais. Sur la vache de Charles Cotte, nous décelions les caractéristiques d'une bonne laitière. L'unique moteur à explosion du village, celui du charron, était examiné sur place et partiellement démonté. Avec la magnéto apportée en classe, nous constations les effets du courant électrique ; pour ma part, je garde le souvenir d'une terrible commotion. Quand je me remémore tous ces faits, comment voulez-vous que j'accepte sans sourciller les appréciations de ces pédagogues qui, croyant avoir tout inventé, affichent tant de mépris pour l'éducation d'autrefois ?

Pourtant l'excellence des méthodes ne me paraît pas expliquer complètement les succès d'un tel enseignement. L'explication profonde, je crois la trouver dans le texte d'une dictée que je lis dans mon cahier mensuel, à la date du 7 novembre 1917. Elle est intitulée « La pensée du maître » et exprime, j'en suis sûr, la pensée de M. Ruel : « Enfants, vous êtes ma jeune famille, ma famille d'adoption qui tous les ans se renouvelle. Rassemblés aujourd'hui autour de moi, vous vous disperserez pour la plupart à la fin de l'année. Mais de près ou de loin mon cœur vous suivra. Vous ne savez pas assez, chers enfants confiés à mes soins, combien votre maître vous aime. J'aime en vous vos familles dont vous êtes la joie, j'aime en vous votre patrie dont vous êtes l'espoir ».

OUI, nous le savons bien, son cœur nous a toujours suivis, jusqu'à son dernier battement. Et le nôtre lui reste toujours attaché. Dans cette attirance irrésistible qui tous les ans nous ramène aux lieux de notre enfance, il y a plus qu'une légitime soif de calme et d'air pur ; il y a l'affirmation de notre fidélité à une terre que M. Ruel nous apprit à aimer et à laquelle il s'était tellement identifié qu'il nous est impossible de penser à notre village sans, en même temps, revoir celui qui, pour beaucoup d'entre nous, reste, par delà la mort, « lou Mestre ».

Écoliers d'autrefois

LA plupart des élèves travaillaient dur. Je me souviens que, pour ma part, j'étais heureux de trouver à l'école ou chez des voisins des livres « plus détaillés », disions - nous, que nos manuels. En particulier, que j'ai eu du plaisir à emporter avec moi, le jeudi, quand je devais garder les vaches de mon grand-père, une grosse histoire ancienne appartenant à M. Ruel. J'en apprenais des pages par cœur, et, le lendemain, je brûlais d'être interrogé pour étaler naïvement ma jeune science.

NOUS n'étions pas cependant les enfants martyrs, surmenés et sans joie, que les théoriciens de la pédagogie actuelle dépeignent comme les lamentables produits de l'éducation d'hier. D'abord, notre maître aimait les plaisanteries, les siennes et celles des autres. Quand elles étaient bonnes, il se renversait en arrière et de sa bouche grande ouverte s'échappait un rire haut et clair qui avait quelque chose d'enfantin. Vous pensez si nous en profitions !

C'était parfois une maladresse de langage, comme lorsque Gaston Héritier, à quatre pattes sous sa table, interpellé par le maître répondit : « M'sieur, je cherche mon pingou. » Ce pingou étant tout simplement une pointe de compas.

Ce pouvait être à l'occasion d'une bourde, telle qu'en lâcha un débutant, certain samedi soir que M. Ruel nous lisait « La guerre du feu ». La question étant posée de savoir ce qu'était « la bête verticale », le brave garçon, d'abord interloqué, répète triomphalement ce que je lui souffle : « Les fourmis ! » Quel éclat de rire !

D'autres fois, il s'agissait d'une bonne farce. Il en est une que je me remémore toujours avec plaisir. Un jour, avant la rentrée de l'après-midi, Gaston Debard réussit à attraper le coq du charron. Il se met aussitôt en devoir de l'endormir. Vous savez comment on procède : on prend l'animal à deux mains en lui maintenant la tête sous une aile et on le secoue énergiquement pendant quelques minutes. Après cela, on le pose délicatement par terre ; il ne bouge plus d'un bon quart d'heure. Mais, cette fois, Gaston eut une fameuse idée : il met le coq dans un cartable et le

laisse sur le banc de Paul Bonnet. Comme prévu, ce dernier qui aidait souvent son père à ferrer des chevaux, arrive avec quelques minutes de retard. Pour éviter de se faire trop remarquer, il entre sur la pointe des pieds et s'assied promptement à sa place, se laissant tomber sur le cartable. Ah ! mes amis, le feu du ciel tombant sur nos ancêtres les Gaulois ne devait pas produire pareil effet ! Le coq pousse un horrible cri d'agonie. Paul Bonnet bondit, s'embarrasse dans sa table, s'étale sur le plancher, suivi par son cartable qu'agitent des soubresauts frénétiques. En même temps, M. Ruel, surpris, se dresse, renverse sa chaise, ébranle son bureau ; des élèves qui ne sont pas au courant pâlissent et esquissent un mouvement de fuite. Il faut quelques minutes pour calmer cet émoi. Enfin, le coq, libéré, retourne clopin-clopant à sa basse-cour, pendant que maître et élèves se réjouissent d'un si bon tour avant de reprendre la tâche interrompue.

Du temps perdu ? Si peu ! En revanche, quel climat de joie, de confiance et d'amitié.

Il faut souligner que jamais l'autorité du maître ne fut mise en cause. Et je ne me souviens pas d'une seule punition. Une fois, pourtant, j'eus à subir un reproche un peu sévère. J'avais fait une mauvaise farce : un peu d'acide acétique dans la bouteille de vin étendu d'eau que Marcel Roche avait apportée pour son repas de midi. En quelques mots brefs, M. Ruel me fit si bien comprendre combien il appréciait peu cet exploit qu'à plus de quarante ans de distance, je sens encore le rouge de la honte me monter au visage.

Je viens de parler de repas de midi. C'est que bon nombre d'écoliers ne pouvaient aller déjeuner chez eux à cause de la distance. Dans leur cartable, à côté des livres, leur mère plaçait un repas froid enveloppé dans un journal graisseux ou, pour quelques-uns, dans une serviette. Il y avait essentiellement un gros morceau de pain de seigle, du pain noir, disions-nous, et c'était bien effectivement à peu près sa couleur. Avec cela, un morceau de lard ou des tranches de saucisson, du beurre, du fromage. Pour arroser le tout, une fiole d'eau rougie. Quelquefois, il y avait des pommes de terre en salade, ou des pâtes dans un petit pot qu'on mettait à réchauffer sur le poêle.

Tout de suite après onze heures, une fois le maître parti et les garçons du

bourg, ceux qui restaient rapprochaient du feu quelques tables, déballaient leur pitance, sortaient leur couteau de la poche et, après en avoir essuyé la lame sur leur pantalon, ils entamaient leur pain. On mastiquait ferme, et on devisait davantage. Moi qui étais du village, j'expédiais mon repas au plus vite et je venais me mêler à ces petits paysans dont j'aimais les rudes façons et le patois savoureux. On commentait les événements de la matinée, on élucidait telle question de cours restée obscure, on faisait quelques farces. Il m'arrivait d'apporter du pain blanc - de la miche - pour l'échanger contre un morceau de pain bis, surtout s'il avait un « ruban », c'est-à-dire une bande pâteuse, sous la croûte, résultat d'une cuisson défectueuse. J'en faisais mes délices.

Le repas terminé, les restes allaient dans le poêle : couennes, peaux de saucisson, morceaux de lard ou de beurre qui, parfois, eussent suffi pour le repas de plusieurs personnes. Le feu ronflait, la flamme montait dans le tuyau chauffé à blanc, à tel point qu'un jour le charron vint voir s'il n'y avait pas le feu à l'école.

Nous remettions les tables en place ; l'un de nous donnait un rapide coup de balai ; d'aération, on ne parlait guère, aussi bien, à l'heure de la rentrée, l'odeur de mangeaille persistait encore, sans réussir à nous incommoder car nous n'étions point délicats.

Pour l'heure, nous nous donnions tout entiers au jeu. Le malheur, c'est que les grands du Brevet imposaient leurs goûts aux petits. Ils aimaient les jeux brutaux qui faisaient valoir leur force. L'hiver, dans le préau, ils nous obligeaient à jouer à « la grougne ». Je me revois dans cette grande salle carrée, au sol de terre battue, avec un pilier au milieu et, dans un coin, la chaudière où une institutrice faisait cuire la pâtée de son cochon ; dans un autre coin, une forte odeur de fiente montait d'un trou donnant sur un poulailler. Il y faisait toujours sombre, la plupart des vitres étant remplacées par des planches ou des tôles rouillées. Cette pénombre, cette odeur écœurante, et plus encore l'appréhension des brutalités qui nous attendaient, tout cela me saisissait à la gorge dès l'entrée. Le garçon désigné, presque toujours un petit, allait dans le coin proche du poulailler. Il partait de là à cloche-pied et devait toucher un de ses camarades. Ceux-ci, avec un art consommé, courses rapides, feintes, crochets, esquives, lui échappaient longtemps. Quand enfin il en prenait un, celui-ci se voyait assailli par une meute déchaînée, le frappant à main-plate, sur le dos,

jusqu'à ce qu'il ait gagné le coin. Si c'était un grand, il mettait son point d'honneur à avancer lentement, sans broncher sous la grêle des coups. Mais lorsqu'un petit était pris, il s'efforçait de filer, dos arrondi, bras protégeant la tête, ballotté d'ici et de là, heureux si la traîtrise d'un croche-pied ne le faisait s'étaler de tout son long, ou si quelque coup particulièrement violent ne le projetait contre un mur. Haletant et meurtri, le cœur battant et la tête bourdonnante, il finissait bien par arriver à son repaire ; mais il lui fallait en repartir sans trop tarder. Et si, pour son malheur, perdant l'équilibre, il lui arrivait de se retrouver sur ses deux pieds, l'avalanche tombait à nouveau. Ah ! mes grands camarades de seize, dix-sept ou dix-huit ans, vous tous qui étiez de braves garçons, se peut-il que nous n'ayez jamais compris combien ces jeux de sauvages terrorisaient les petits de neuf ou dix ans ?

JEUX

HEUREUSEMENT, d'autres jeux nous faisaient oublier ces durs moments. D'abord, les classiques billes, barres qu'on nomme aussi petite guerre, saute-mouton, balle au chasseur, bêche qui était un jeu de poursuite ; je les ai pratiqués avec toute la fougue de mes jeunes années. Mais mes jeux de prédilection étaient d'origine paysanne, d'ailleurs ils avaient presque tous des noms patois.

Nous n'étions pas riches, mais nous avions tous un couteau de poche et nous disposions de toutes les richesses de la nature ; c'était suffisant pour fabriquer de merveilleux jouets. Le « peto- rabo » se composait d'un tube de vingt centimètres de longueur, un morceau de branche de sureau vide de sa moelle. Les deux extrémités étaient bouchées chacune par un morceau de rave. Une baguette de noisetier convenablement taillée servait de piston ; vivement enfoncée dans le tube, elle comprimait l'air jusqu'à ce qu'une petite explosion se produisit, projetant l'un des morceaux de rave, telle la balle d'un fusil.

Il y avait aussi le « bouffo-chat ». C'était un morceau de planche, circulaire, taillé en dents de scie et percé de deux trous, proches du centre, dans lesquels passait une ficelle. Un rapide mouvement de rotation, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, produisait un ronflement qui effrayait les chats.

Le « bramo-béu », lui, était une planchette de trente centimètres de long sur cinq ou six de large, dentée sur le pourtour, avec un trou à une extrémité. Un long lacet permettait de lui imprimer un large et rapide mouvement circulaire. On entendait alors un terrible ronflement qui affolait les vaches et les faisait meugler dans leurs étables, d'où le nom de brame-bœuf. Un jour que je m'amusais à faire mugir mon engin devant la maison, je vis tout-à-coup le propriétaire, M. Vérilhac, bondir hors de sa cave, affolé il avait cru à un feu de cheminée et comme à cette époque pompe et pompiers étaient inconnus dans le village, les incendies étaient redoutés. Il eut d'abord quelques mots vifs à mon adresse ; mais, passée sa première émotion, il laissa éclater son rire fracassant et mes larmes prêtes à couler s'évanouirent bien vite.

Nous faisions aussi des sifflets avec des morceaux de branche de « tourier » (1) Il fallait séparer l'écorce du bois sans la couper. On l'enduisait de salive, puis on la frappait avec le manche du couteau tout en chantant une étrange mélopée :

« Sabe, sabe, moun tourier,
«Te bilarèi de bargailler... »

(1) Le sorbier des oiseleurs

Evoquerai-je les girouettes qui grinçaient à tous les vents ? Les moulins tournant sous un mince filet d'eau ? Les jeunes feuilles de seigle coincées entre les pouces accolés et que notre souffle faisait chanter à la façon des coqs ? Les fourches de coudrier auxquelles nous fixions des élastiques pour constituer de dangereux lance-pierres que nous appelions des frondes ? Les faisceaux de baleines de parapluie recourbés en arc par une corde attachée aux deux extrémités et lançant des flèches acérées ? Je pourrais en citer cent autres. Ah ! que tout cela était merveilleux ! d'autant plus merveilleux que ces jouets étaient notre œuvre, que nous les avions inventés ou perfectionnés et toujours fignolés avec amour. Comme je plains ces enfants trop gâtés que des parents bien intentionnés mais maladroits comblent de jouets compliqués, achetés à prix d'or, les privant, sans le savoir, des joies ineffables de la création.

APRES la classe du soir, dès quatre heures, nous étions libres. Nous formions alors une petite bande qui cherchait aventure aux quatre coins du village et dans toute la campagne environnante. Le chef incontesté, c'était Gaston, un gai luron à l'esprit inventif, grand amateur de farces, qui nous entraîna dans maintes équipées passionnantes, mais dont la fin ne fut pas toujours glorieuse. Dans les jeux guerriers, il incarnait toujours Napoléon, alors que j'étais tantôt le maréchal Ney, tantôt Alexandre de Russie. Charles, dont les parents exploitaient une petite ferme, revendiquait la troisième place, avec le nom de Murat. Henri, dont les vêtements étaient imprégnés d'une délectable odeur de beurre, les fils du pasteur, Charles et Marc, aux jambes bleuies par le froid de l'hiver car ils portaient toujours des chaussettes courtes, alors que nous, les enfants du pays, avions de longs bas de laine grise montant au-dessus du genou, ces trois garçons se partageaient les autres titres ou dignités de l'empire. Puis venait la troupe : Aimé, force de la nature, mais un peu fruste ; Édouard, le dévoué, toujours

prêt à exécuter les ordres de l'« Empereur », et enfin les plus jeunes qui ne pouvaient prétendre à d'autre honneur que celui de constituer l'infanterie. Notre quartier général se tenait le plus souvent tout en haut du village, sous les grands hêtres du temple, à deux pas du cimetière, d'un vaste communal et de la Roche-de-Saint-Voy, un amas d'énormes blocs volcaniques. Ce furent là les lieux principaux de nos exploits, avec, bien entendu, le ruisseau, depuis la Vaisse, jusqu'à Riotord.

Un matin de printemps, nous nous dirigeâmes vers les grands pins de la Roche pour dénicher des corbeaux. C'est moi qui repérai le premier nid. Blouse et sabots quittés, j'embrassai le fût, énorme pour un enfant de dix ans mais, comme tous mes camarades, je savais jouer des pieds, des genoux et des bras et je fus bientôt aux premières branches. Après cela, l'ascension ne présentait aucune difficulté. Aucune ? Je n'allais pas tarder à changer d'avis. Le père et la mère corbeau, pressentant un danger, se mirent à tournoyer autour de l'arbre en poussant d'horribles croassements qui amusaient fort mes camarades massés au pied du pin, tête levée, prêts à recevoir les petits que je devais précipiter hors du nid. Je riais aussi, me contentant de faire des gestes menaçants et de lancer de grands cris pour éloigner les deux corbeaux. Mais voici que d'autres assaillants arrivent à la rescousse, deux, cinq, dix, cinquante, cent peut-être, je ne sais plus. Le ciel s'obscurcit au-dessus de moi, le vacarme devient étourdissant, mes ennemis, enhardis par le nombre, se rapprochent, leurs ailes sifflent près de mon visage ; quand ils piquent vers moi, je vois leur bec énorme, pointu comme un poignard, prêt me crever les yeux. Mais le maréchal Ney, le brave des braves, ne saurait reculer. Je monte encore malgré l'angoisse qui me serre à la gorge et mon cœur qui bat la chamade. Le cercle noir se resserre ; des ailes me giflent ; je me vois précipité de quinze mètres de haut sur les blocs de basalte qui couvrent la pente. Alors, il n'y a plus de maréchal Ney, rien qu'un petit garçon affolé, dont les genoux et les mains tremblent et qui se retient à peine d'appeler sa mère. La descente commence, lente, maladroite, dans le concert toujours grandissant des croassements, et les tournoiements vertigineux des oiseaux en furie. Bien que, dans mon épouvante, cette idée ne m'eût pas effleuré, j'aurais pu être accueilli par des quolibets. Il n'en fut rien : mes camarades avaient eu presque aussi peur que moi. L'oreille basse, nous regagnâmes le village et jamais plus il ne fut question de dénicher des corbeaux.

La chère maison

DES trois étés qui suivirent mon séjour à Montherbal, je garde un merveilleux souvenir. Je les passai, toujours comme petit vacher, dans la ferme de mes grands-parents, à moins de trois kilomètres du village, dans un petit hameau qu'un vers de Rimbaud me semble décrire à la perfection: « C'est un trou de verdure où chante une rivière ». Un premier groupe de maisons se rangeaient le long d'une route étroite et caillouteuse ; c'était le gros du hameau, lou lhoc, ombragé de frênes, de sycomores, de tilleuls et de lilas. Quelques autres maisons se tenaient un peu à l'écart, adossées à un monticule et tournées vers le midi. C'est là qu'habitait mon grand-père, dans une ferme datant de 1854, simple, solide et assez confortable pour l'époque. Les murs, d'un beau granit extrait sur place, avaient un bon mètre d'épaisseur, avec des pierres dont certaines mesuraient trois mètres de long. La lourde toiture de lauzes bleues, descendues du Meygal, contribuait à donner à la maison cet air discret et même un peu mélancolique, en parfaite harmonie avec le paysage et ses habitants. Un poirier étendait ses branches sur la façade du « carré » (1) ; mais je dois reconnaître qu'il me décevait chaque année, mes jeunes dents se refusant à mordre dans ses fruits durs comme le bois ; ma grand-mère les faisait cuire, leur chair devenait rose et granuleuse, alors nous nous en régalions. L'« hort » (2) tout proche me donnait bien plus de satisfactions avec ses deux pruniers, ses poiriers, ses groseilliers, ses cassis et même ses « aigrettes » (3) dont l'acidité ne me rebutait point. Derrière la maison, quelques merisiers et toute une rangée de griottiers mettaient ma patience à l'épreuve en me faisant attendre jusqu'aux foins le moment de picorer leurs fruits sucrés ou atrocement aigres. Quelques énormes marronniers donnaient une ombre tellement épaisse que, même par les plus chaudes journées d'août, la cuisine restait fraîche.

(1) La partie de la ferme réservée à l'habitation des hommes ; l'autre partie étant l'étable, avec, au-dessus, la grange.
(2) Le jardin.
(3) L'oseille.

CETTE cuisine, immense, était éclairée par une seule fenêtre de

dimensions médiocres. Le manteau de l'ancienne cheminée existait encore, mais l'âtre était occupé par une cuisinière dont ma grand-mère se plaisait à répéter que tout le village était venu l'admirer au moment de son acquisition, dans le dernier quart du XIXe siècle. Le « cours », tout en bois de sapin, assez ouvragé, avait belle allure avec ses multiples placards dont l'un, vitré, était occupé par la vieille horloge à poids - lou reloge - et flanqué d'un côté par le thermomètre, de l'autre par le calendrier à effeuiller donnant, pour chaque jour, une lecture biblique et une méditation. Dans l'embrasure de la fenêtre, quelques cartons illustrés portant un verset : « Surmonte le mal par le bien », « l'Éternel est mon berger », et aussi l'almanach des postes où étaient soigneusement consignées les dates de vêlage. Tout près, la grande table familiale, avec ses trois tiroirs contenant, l'un, la tourte de pain bis, l'autre, les couteaux, cuillers et fourchettes et le dernier, les écuelles brunes à deux oreilles, ou les bols décorés de pommes rouges et jaunes. Siégeant sur la table, le piège à mouches constituait pour les enfants une attraction peu banale. Je n'ai vu nulle part ailleurs cette espèce de cloche de verre renversée, posée sur trois pieds entre lesquels ma grand-mère posait un morceau de sucre pour attirer les mouches. Celles-ci, une fois repues, s'envolaient et venaient se noyer dans le petit réservoir d'eau aménagé dans le piège. Ma grande distraction était de les pousser vers leur tragique destin ; comme elles étaient moins dociles que mon troupeau de vaches, c'était une excellente école de patience et de ruse, sinon de pitié.

N'oublions pas, suspendus aux poutres du plafond, le lard, les saucissons et les jambons, ni, près du feu, l'archou, place favorite de mon grand-père, où les enfants, quand ils le pouvaient, aimaient s'asseoir à deux ou trois, en posant leurs pieds sur la barre de la cuisinière.

EN plus de la lourde porte d'entrée, fermée de l'intérieur par un énorme verrou, trois autres portes donnaient l'une dans le « cabinet », petit réduit avec un lit-placard ; l'autre dans un débarras au sol de terre battue où l'on faisait cuire la pâtée des cochons et où s'entassaient pommes de terre, carottes, betteraves et toutes les vieilleries de la ferme ; la troisième donnait dans un escalier qui conduisait d'une part à l'étable, d'autre part à un hangar-atelier et aux deux chambres du premier étage.

Ces chambres étaient pour moi un véritable paradis où je passai de longues

heures enchantées. Elles étaient pourtant toutes simples avec leurs parois de sapin blanchi, leur plafond aux larges planches disjointes laissant tomber de la poussière lorsque les pigeons s'agitaient, juste au- dessus, dans leur réduit aménagé sous le toit. Leurs lits-placards rappelaient ceux du « Cromedeyre » de Jules Romains :
« Les lits sont enfoncés dans la muraille de bois ;
Ils vont loin, comme des trous d'insecte au cœur d'un vieil arbre.
Le sommeil y est plus enivrant que partout ailleurs,
Plus libre de la terre, plus entré dans l'autre vie... ».

La «coussero », bourrée de feuilles de hêtre, leur donnait une hauteur démesurée ; elle craquait joliment quand on se couchait et dès qu'on remuait un peu ; et elle se creusait au point qu'on se serait cru dans un nid ; c'était délicieux. Mais ce qui m'attirait avant tout, c'était, dans la chambre de ma tante, un vieil harmonium sur lequel à force de patience, j'arrivai à déchiffrer les cantiques que je chantais à pleine voix et qu'ensuite je répétais, dans la solitude des pâturages, pour faire passer le temps. Dans l'autre chambre, celle de mes grand-parents, un placard à deux portes vitrées portait pompeusement le nom de bibliothèque. Il contenait en effet des livres, cinquante, peut-être cent, en tout cas un nombre prodigieux pour l'époque et le milieu dans lesquels je vivais. Encore aujourd'hui, je garde une grande admiration et une grande reconnaissance pour mon grand-père, cet humble paysan, ami des livres et de l'instruction. Grâce à lui, et sans qu'il s'en soit jamais douté, j'ai pu satisfaire ma soif de lecture et notre passé protestant m'a été révélé, si vivant, si simple et si grand à la fois, que mon âme d'enfant s'en est trouvée marquée pour toujours.

La bibliothèque

ON trouvait de tout dans cette bibliothèque et je dévorai tout des classiques, tels l'Émile » de Rousseau, ou « la Divine Comédie » de Dante ; des ouvrages scientifiques, comme la Zoologie » de Pouchet, l'adversaire du grand Pasteur ou « l'Astronomie » d'un officier de la Marine anglaise ; des récits pour les enfants, parmi lesquels « François le Bossu » de la Comtesse de Ségur, et de gros albums reliés d'un journal religieux, « l'Ami de la Jeunesse et des Familles », contenant des lectures passionnantes et de fort beaux dessins. Enfin, je découvris tout au fond, parmi des Bibles plus que centenaires, quelques manuscrits en partie mangés aux vers, mais assez lisibles pour m'éclairer sur la vie, les souffrances et la foi de nos ancêtres, les protestants du 18e siècle. Même quand mon jeune âge ne me permettait pas de les bien comprendre, je les ai lus et relus avec un profond respect, pressentant confusément, sans doute, la valeur de leur témoignage.

C'était d'abord un recueil de sermons relevés par divers copistes dont les nombreuses fautes d'orthographe me conduisaient à imaginer qu'ils étaient tous d'humbles paysans qui, en l'absence de pasteur, enseignaient leurs frères dans les assemblées clandestines.

LE premier de ces sermons occupe trente quatre pages : l'attention de nos ancêtres était sans doute moins fugace que la nôtre car le discours durait certainement plus d'une heure. Il a été « prononcé le premier jour de l'an 1722 » ; il porte le titre de « Sermon sur la science de bien conter (1) les jours » et commente le verset 12 du Psaume 90 dont la vieille traduction dit plus fortement que les nôtres : Enseigne-nous à tellement compter nos jours que nous en avons un cœur de sagesse ». La totalité du recueil est d'ailleurs consacrée aux problèmes de la souffrance, de la persécution, de la mort, de l'au-delà. On ne saurait s'en étonner : nos pères vivaient encore l'époque de « la grande tribulation ». Comment lire sans émotion ces lignes « sinistre augure » à l'accent désespéré, évoquant l'affreuse condition des protestants français du 18e siècle : « Qui compose cette auditoire ? Qui sont ces tisons retirés du feu et ces réchappés de la grande tribulation ?... Venez, voiez ; allons sur les masures de nos temples. Allons voir la poudre de nos sanctuaires. Allons voir nos forçats dans les fers et nos confesseurs dans les chaînes... Ah ! M.F., voilà véritablement le temps où le Seigneur

ne se trouve plus. Car depuis vos misères, quels efforts n'avez-vous pas faits pour les terminer et pour fléchir la vengeance qui vous poursuit. Combien d'humiliations ? Combien de jeûnes ? Combien de Jobs, combien de Samuels se sont tenus devant Dieu et ont imploré la délivrance de l'Église ? Tout cela est inutile. Le temps est écoulé. Le Seigneur ne se trouve plus et peut-être ne se trouvera-t-il jamais... ».

(1)Les citations respectent scrupuleusement l'orthographe des manuscrits.

UN autre manuscrit, intitulé: « Catéchisme auquel les controverses de ce temps sont brièvement décidées par la Parole de Dieu », s'attache tout spécialement à réfuter les pratiques de l'Église catholique romaine On y lit par exemple : Demande : Est-il permis à toutes sortes de personnes de lire l'Écriture ? Réponse Jésus-Christ recommande la lecture indifféremment à tous. Jean 4: 39. Enquerez-vous diligament des Écritures... Et le nuque de Royne Candace (1) lisait au chariot le prophète Isaïe. Actes 8 : 28. Mêmes par toutes les synagauges on lisait au peuple la loi et les prophètes par chaque Sabbath. Actes 15: 21 et Actes 17: 10... ».

Plus loin, on pouvait encore relever : « Demande : Pourquoi vous êtes vous séparez de l'Église romaine ? Réponse Pour ce que nos consciences ne nous pouvoit permètre de participer à des erreurs et suppertitions et qu'en elle nous n'y remarquions point la seule légitime marque de la vraie Église qui est la pureté de la parole de Dieu et la sincère administration des sacrements ».

Et ceci, enfin, toujours d'actualité : « Demande : Est-il permis de vouer une obéissance aveugle et sans contredit à un supérieur ? Réponse : Non, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui doive avoir un Empire Souverain sur nos consciences : Vous avez été rachetés par prix, ne devenez point esclaves des hommes. 1 Cor. 7 : 23 ».

Ces manuscrits avaient à l'origine des pages totalement ou partiellement blanches. Comme à cette époque le papier était rare et cher, les espaces libres ont été utilisés, plus tard, pour des notations très terre-à-terre. Nous apprenons que « l'an 1809 les 17, 18, 19 avril il a tombé de la neige en grande abondance d'hauteur de plus de quatre pieds partout (2) et que « Morel, le granger (3) d'Astier de M. La Rouë fut tué d'un coup de pistolet en revenant de Devesset à la Saint-Jean 1809 ».

(1) L'eunuque de la reine Candace.
(2) Le pied mesurait environ 33 cm.
(3) Fermier.

MAIS voici, entre deux sermons un émouvant « Mémoire de l'aumône ». Sur cette page, une main de paysan a inscrit, tout au long de l'année 1808, les dons remis aux mendiants de passage.

Le temps n'est pas très lointain que nos fermes étaient encore visitées par les pauvres - lous paures -. Ceux de mon âge se souviennent de Richard, dit le zouave, avec sa chéchia rouge, ses médailles et son sac plein de racines de gentiane récoltées aux alentours du Mézenc à l'intention de bourgeois généreux. Il y avait aussi Moussu Fridier, jeteur de sorts, et quelques autres, peu nombreux à la vérité. Ils allaient de village en village, rencontrant toujours une âme charitable pour leur présenter un bol de soupe, une tranche de pain bis et un morceau de lard. Ils pouvaient dormir dans la fenèire (1) après avoir déposé à la cuisine leur briquet ou leurs allumettes de contrebande. Dans certaines fermes, le pauvre était accueilli à la table familiale : combien de fois ai-je vu « la Riouvelle » poser son baluchon et son bâton s'asseoir contre la paroi de sapin de la cuisine et attendre patiemment l'heure du repas en racontant les nouvelles recueillies au cours de ses randonnées quotidiennes. Elle se sentait si bien chez elle qu'elle n'hésitait pas à rabrouer les enfants trop curieux : « Garo te d'aqui, que m'innoyas » (2). Mais elle savait aussi manifester sa reconnaissance aux premiers jours du printemps, c'était quelques jonquilles cueillies au fond d'une combe bien abritée ; en été, elle apportait un douirou (3) plein d'airelles. Elle est morte, voici une dizaine d'années, dernière représentante, sans doute, de cette race d'errants dont nos fils ignoreront jusqu'à l'existence. Mais nous savons, nous, qu'une présence manquera éternellement au vieil instinct paysan de l'hospitalité.

(1) Le foin, à la grange.
(2) Ote-toi de là, tu m'ennuies !
(3) Seau de fer blanc.

DANS le « Mémoire de l'aumône » les pauvres étaient autrement nombreux qu'au temps de mon enfance. J'en ai compté quarante huit. Leurs noms sonnent aussi fièrement que ceux des barons médiévaux La Bourette de la Sucheire, la Mandonne du Crouzet, la Rajolle de Bellistar. Des

surnoms évocateurs nous donnent d'eux une image vivante : le Mascourtet, Piedroit et celui-ci, délicieux « percàus a àuvi pioutar lous pousis »(1), le Pioutarot.

A tous, il a été donné un méten ou un demi- -méten de seigle. Le méten de Tence valait 26 litres 15. Comme le total de l'aumône atteint 42 métens et demi, c'est plus de 1.100 litres qui furent distribués en une année par ce petit paysan de Mazelgirard. Au cours actuel, cela représente plus de 50.000 de nos anciens francs...

(1) Pour qui a entendu piouter (pépier) les poussins.

C'EST encore dans les vieux manuscrits de la bibliothèque de mon grand-père que j'ai découvert les renseignements qui m'ont permis de retrouver la trace de mes anciens et d'établir une chaîne continue jusqu'à Jacques Jullien, né en 1642, en passant par Mathieu Deschomets, né en l'an trois de la 1re République et qui fut l'un des bâtisseurs de l'Eglise libre du Riou, Pierre Deschomes, décédé au temps du grand Napoléon, Claude Dechomes, marié au désert en 1754, en dépit des ordonnances du roi, Pierre Grousson, dont je sais seulement le nom. Ils étaient tous du Mazelgirard, tous laboureurs, tous plus attachés à leur foi qu'à leur sécurité personnelle. Quand j'essaie d'évoquer ces visages que je n'ai pas connus, ces vies qui ont précédé la mienne et l'ont sans doute marquée, chaque fois, invinciblement s'impose à ma mémoire la scène d'Hernani où Don Ruy Gomez, sommé par le roi Don Carlos de commettre une trahison, présente au souverain, l'un après l'autre, les portraits de ses aïeux dont il dit les hautes vertus ; puis, arrivant à sa propre image, il s'écrie :

« Ce portrait, c'est le mien... Roi don Carlos, merci !
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître et vendit la tête de son hôte ! ».

Et enfin, pour rester digne de ses ancêtres, il offre sa propre tête.

Nous ne serons certainement pas appelés à des gestes d'une telle grandeur. Que du moins nous sachions, nous aussi, garder mémoire des vertus de nos ancêtres. Car enfin, un laboureur vaut bien un duc ; il lui arrive, à lui aussi, de laisser un grand exemple, tel celui de Claude Deschomets préférant

vivre sans état-civil, en étranger dans sa patrie, plutôt que de se plier aux lois iniques violant la liberté de conscience ; tel encore celui dont témoigna le pasteur Rivier, visitant la région, il y a plus d'un siècle : « On était frappé lorsqu'on entrait chez les Deschomets et chez d'autres, du caractère patriarcal de ces nombreuses familles, du respect dont les chefs étaient entourés, de l'autorité dont ils jouissaient. Ils prononçaient peu de paroles, mais elles étaient graves, sentencieuses ; ils possédaient une connaissance approfondie de la Parole de Dieu, constamment étudiée pendant les longues veillées d'hiver... ».

J'AI souligné « et d'autres » pour bien marquer que nous sommes tous concernés, fils d'une race austère, silencieuse, méditative et ferme dans sa foi jusqu'au sacrifice. En est-il plus émouvante preuve que ce registre des galères sur lequel on relève le nom de Pierre Fay, « natif de Bronac en Vivarest, de la R.P.R.(1), laboureur, âgé de 60 ans, de moyenne taille, visage ovale, estropié de la main droite, poil châtain », condamné en 1686 pour avoir tenté de sortir du royaume ; celui de Pierre Rieu (probablement Riou), « fils de Daniel et de Sara Cotto (probablement : Cotte), garçon de la R.P.R., natif de Saint-Voy en Vivarest », qui passera 11 ans sur les galères et, libéré, s'attirera ce jugement, sévère aux yeux des autorités d'alors, mais que nous considérons, nous, comme le plus magnifique des éloges : « ne fait pas son devoir ; relaps » (2) ; celui de Jean Molle, fils de Pierre et de Catherine Duron, mary de Jeanne du Rou, de Mazet-Sainte-Voy, en Velay, 35 ans », qui, après 24 ans de galères, fut libéré « à condition de sortir du royaume » et mourut en Suisse à l'âge de 70 ans ; celui de Jacques Rey, 25 ans, de Saint-Voy, mort en 1690 au bout de quelques mois de séjour sur les galères ; celui, enfin, de Jacques Chau, dit La Vigne, fils d'André et de Suzanne Pélissier, garçon, muletier, de Faumaret (Foumourette), près du Puy », condamné à 5 ans de galères, qui « résistant toujours courageusement au commandement qu'on lui faisait de lever son bonnet (3), et n'y voulant consentir », s'attira de lourdes peines et ne fut fibéré, en 1703, qu'après avoir passé 10 ans sur « La Fleur de Lys » et « La Superbe », à Saint-Malo.

Il n'est pas question de se glorifier d'une telle ascendance, ainsi que l'insinuent malicieusement ceux qui définissent le protestant comme « un monsieur. qui a des ancêtres ». Au contraire de leur être constamment confrontés, nous mesurons mieux notre indignité et nous les entendons,

parfois malgré nous reprendre l'appel du psalmiste, leur compagnon de chaque jour : « Venez, mes fils, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte de l'Éternel ». (Psaume 34/12).

(1) Religion Prétendue Réformée. Façon méprisante de désigner le protestantisme.
(2) Relaps : retombé dans l'hérésie ; ce qui pour nous signifie: a gardé sa foi.
(3) Pendant la messe.

Conte de Noël

OUI, mon petit Jean-Albert, l'histoire de Jean- qui-passe est un beau récit de Noël entendu dans mon enfance. Il y a si longtemps de cela que le nom de l'auteur s'est effacé de ma mémoire et que, dans ma vieille tête, la légende s'est mêlée à l'histoire de notre famille à un tel point que je ne sais plus distinguer le vrai de l'imaginaire. Tu les connaîtras donc ensemble, sans démêler ce qui fut rêvé de ce qui fut réellement vécu ; tant mieux si tu apprends ainsi que les vies les plus humbles sont aussi merveilleuses que le plus beau des contes quand les éclaire la lumière d'une foi fervente.

DONC, c'était au temps du roi Louis XV, en l'année 1766. Dans la paroisse de Saint-Voy il y avait un misérable petit hameau, isolé au milieu des bois, tout près des gorges du Lignon et qu'on appelait Mazelgirard.

Au moment où commence cette histoire, on était en hiver, un hiver comme on n'en avait pas vu depuis plus de cinquante ans. La neige tombait à n'en plus finir, faisant ployer les grands sapins comme des vieux fatigués, couvrant les prés et les terres d'une couche si épaisse que les maisons disparaissaient et que, pour en sortir, on creusait de longs tunnels. Le froid avait gelé même les rivières ; pour abreuver les vaches, il fallait casser la glace à coups de masse. Les fenêtres étaient en partie bouchées avec du fumier pour empêcher le froid d'entrer dans les demeures où les habitants se serraient près des vaches pour avoir plus chaud. Mais le plus terrible c'est que, depuis quinze jours, on parlait de la réapparition de « la bête », ce monstre farouche et cruel qui avait semé la terreur pendant deux années dans les montagnes du Gévaudan et qu'on avait cru mort depuis un an. Or voici qu'à Saint-Voy la servante de M. le Curé, revenant du Mazet à la nuit tombée, avec, sous le bras, une tourte de pain bis, avait été renversée et mordue par une bête énorme qui, Dieu merci, s'était contentée d'emporter la tourte. Le lendemain, des enfants de Bronac qui venaient de l'école avaient entendu un hurlement terrible au coin d'un bois ; heureusement, ils avaient pu se réfugier dans une ferme toute proche, sinon... on frémit en imaginant ce qui aurait pu se passer. Quelques jours après, la petite Sophie Debard, la fille d'un laboureur de Vacheresses, était allée au Chambon faire les commissions de sa mère. La pauvrette s'était un peu attardée à regarder les trésors que les épiciers exposaient dans leurs petites boutiques les pastilles rouges, blanches et bleues, les tablettes de chocolat, les énormes

pains de sucre et même, chez la Mariette, elle avait vu une espèce de boule dorée qu'on appelle une « pomme d'orange » et qui vient d'un pays où, paraît-il, il n'y a jamais de neige. Et Sophie s'en retournait vers Vacheresses, les yeux remplis de ces images merveilleuses. On l'avait vue passer à la Bourgea, vers les cinq heures, et puis, plus rien... Pauvre Sophie, la bête a dû t'emporter dans son antre... Et l'on disait aussi que, du côté de Tence, d'autres enfants avaient disparu ; que, près de Fay, un veau échappé d'une ferme avait été retrouvé égorgé et à moitié dévoré. Certainement, disaient les paysans, on nous a menti ; la bête de Gévaudan n'a pas été tuée ; elle a changé de pays ; elle est maintenant chez nous. Alors, on n'osait plus sortir qu'en troupe et avec les fourches ; les enfants n'allaient plus à l'école et, le soir, on barricadait soigneusement toutes les portes.

CELA durait depuis quinze jours. On était le vingt-quatre décembre. La nuit couvrait le petit village ; les chaumières dormaient ; non pas toutes, car d'une fenêtre s'échappaient quelques pâles rayons d'un quinquet à huile. C'était là qu'habitaient Delphine Deschomets, une jeune veuve et Mélina, sa fillette de cinq ans qu'on appelait Linette. Mais, pour cette veillée de Noël, la maison était pleine. Il y avait d'abord Claude Deschomets, le grand-père de Linette, un solide paysan d'une soixantaine d'années, respecté de tous pour son savoir et sa piété. Il était le seul du hameau à savoir lire couramment et écrire sans fautes d'orthographe ; un jour, Jean-Albert, je te montrerai sa belle signature dans un vieux registre du temple du Chambon et dans un autre, à la mairie du Mazet. Il connaissait à fond la Bible dont il faisait quotidiennement la lecture. Et sa devise, gravée sur la porte de l'horloge, semblait un défi au tout-puissant roi de France: « Moi et ma maison, nous servirons l'Éternel ». Il y avait des hommes, des femmes et des enfants de toutes les familles du hameau, des noms que tu connais bien, des Ferrier, des Dolmazon, des Ruel, des Charreyron et tant d'autres que j'oublie. Il y avait même ce garnement de Gustou, vantard comme pas un, qui prétendait faire toujours mieux que les autres.

Tout ce monde était très occupé à éplucher les châtaignes qui venaient de cuire dans une grande marmite, à les savourer ensuite en les accompagnant de longues gorgées d'un bon lait fumant. Mais pourquoi paraissait-on si préoccupé ? Pourquoi n'entendait-on point de ces bonnes plaisanteries qui, d'habitude, égayaient tant les veillées paysannes ? Pourquoi ces longs silences ? C'est que ces paysans, ces paysannes songeaient que, tout à

l'heure, ils allaient quitter la bonne tiédeur, le calme et la sécurité de la chaumière pour affronter le froid, la bourrasque et surtout l'obscurité terrible des grands bois. Ils allaient tous se rendre à l'assemblée qui devait se tenir dans une ferme isolée à deux kilomètres du Mazet. C'était un bien grand privilège en ces temps de persécution d'avoir un pasteur, la nuit même de Noël. En d'autres circonstances, la joie eût éclaté sur tous les visages. Mais ce soir, hélas ! on oubliait la venue du pasteur qu'on aimait, on oubliait même la naissance de Jésus ; on pensait à « la bête » qui rôdait dans les bois.

« Ah ! - disait Delphine Deschomets en serrant sa petite Linette sur son cœur, que ferons-nous si nous la rencontrons ? Ne vous mettez pas en souci, s'écria Gustou, je serai là, moi, avec ma fourche. Si la bête se montre, tenez, voyez ce que j'en ferai... ». Disant cela, il posa sur le sol une grosse châtaigne et la broya d'un furieux coup de sabot. Les enfants le regardaient avec admiration ; mais la voix du vieux Claude Deschomets s'éleva : « Tu te vantes, Gustou. D'autres, plus courageux et plus forts que toi se sont trouvés près de la bête ; aucun ne l'a écrasée ; aucun n'a pu seulement la blesser. Quand on la voit, on se trouve comme paralysć, tellement elle est effrayante. Ah ! je sais bien ce qu'il nous faudrait... Que faudrait-il, grand-père ? Il faudrait... il faudrait que Jean-qui- passe vînt chez nous. Jean-qui-passe ? Qui est Jean-qui-passe ? le connaissez-vous ? - Je n'ai jamais vu Jean-qui-passe. Mon père le connaissait et il m'a souvent parlé de ce colosse, vêtu d'une peau de bique, armé d'un énorme gourdin et toujours accompagné d'un chien aux oreilles coupées ras, méchant comme un tigre. Nul n'a jamais su d'où venait Jean-qui-passe. Mais, lorsqu'il y a des loups dans un pays, il ne tarde pas à se montrer avec son gourdin et son chien. Il ne demande rien à personne. Si on lui offre un bol de soupe, il l'accepte ; si on ne lui donne rien, il se nourrit de fruits sauvages et de pommes de terre qu'il fait cuire entre deux pierres. Si on lui propose l'abri dans une grange, il va se coucher dans le foin ; si on ne lui ouvre pas la porte, il dort dans les bois sous un abri de branchages. Mais, qu'on l'accueille bien ou qu'on le repousse, il s'attaque aux loups, il les tue et quand il n'en reste plus un seul, il s'en va, sans un mot, sans attendre un salaire, ni un remerciement. « Ah ! peut-être viendra-t-il nous délivrer de la bête, soupirèrent les femmes. - Je le voudrais bien, répondit le vieux Claude Deschomets, mais il y a si longtemps qu'on n'a plus parlé de Jean-qui-passe qu'il doit être bien loin d'ici, peut-être même est-il mort ! Qu'est-ce que ça fait, s'écria Gustou, qu'est-ce ça fait puisque je suis là, moi, avec

ma fourche ! ».

A ce même moment, un coup sourd fit se retourner toutes les têtes. La porte s'ouvrit et l'assemblée des paysannes et des paysans frémit en voyant, dans le cadre de la porte, une espèce de géant, large d'épaules, le corps couvert d'un manteau à longs poils, la figure à moitié cachée par une barbe blanche de givre ; d'une main, il s'appuyait sur un énorme bâton de chêne ; de l'autre, il tenait en laisse un chien qui semblait vouloir l'entraîner dehors et qui grondait férocement en regardant la nuit. Personne ne disait mot, et l'homme ne bougeait pas. Alors la petite Linette murmura : « C'est peut-être Jean-qui-passe ? Plutôt un rôdeur que nous ferions bien de chasser, grogna Gustou. - Non, dit sévèrement Claude Deschomets, il ne sera pas dit que la nuit de Noël nous serons plus durs que les aubergistes de Bethléem et que nous laisserons dehors un malheureux ! ». Mais déjà la petite Linette s'était précipitée; elle avait pris gentiment la main du vagabond et l'homme se laissait conduire et le chien féroce semblait calmé par l'enfant qui obligeait les paysans à s'écarter et à faire une place près du feu. Et voici que Linette, sans se gêner, s'emparait du bol de châtaignes de Gustou et le tendait au nouvel arrivé. Et maintenant ce visage qu'on avait cru terrible, apparaissait comme éclairé par deux yeux très doux, très bons qui ne quittaient pas l'enfant et qui semblaient la bénir. L'homme mangeait ; le chien aussi mangeait une platée de soupe. Quand ils eurent fini, l'homme se leva ; il passa un instant sa grosse main sur la tête de l'enfant qui lui souriait et, sans un mot, il sortit avec son chien qui recommençait à gronder.

Les paysans se regardaient, étonnés et même effrayés. Ce fut Claude Deschomets qui rompit le silence : « Allons ! les enfants, il est temps de partir pour l'assemblée. J'allume ma lanterne. - Moi, dit Gustou, je prends ma fourche ». Tous s'étant chaudement vêtus, on se mit en route, Claude Deschomets en tête, avec Gustou près de lui, puis le groupe des femmes et des enfants, Delphine portant Linette et enfin, derrière, les hommes armés de gourdins.

La nuit était noire, pas une étoile. On ne voyait rien que la vague blancheur des prés et la masse noire des bois.

Mais le chef de file connaissait bien le chemin. Il évita soigneusement le château car le seigneur de Thézard, papiste fervent, n'admettait pas que ses

paysans fréquentent les assemblées huguenotes. On traversa le village de Vacheresses et puis on entra dans les bois. Alors, toutes les conversations s'arrêtèrent. Gustou essaya bien de plaisanter : « Dites, père Deschomets, ici, il fait noir comme dans votre four ! », mais son rire sonnait faux et sa voix tremblait. Personne ne lui répondit ; chacun, le cœur battant, scrutait la nuit et tendait l'oreille. Mais rien : les grands sapins étaient immobiles ; seul, le crissement des sabots sur la neige gelée rompait le grand silence de la nuit de Noël. On approchait du Mazet, et on se sentait presque rassuré quand, tout à coup, un bruit de branches cassées fit sursauter tout le monde ; puis ce furent comme de grands bonds dans la neige et un halètement rauque. Gustou, affolé, fit tournoyer sa fourche, manqua d'assommer le vieux Claude Deschomets et frappa en plein la lanterne qui roula dans la neige où elle s'éteignit. Dans la nuit noire, une immense forme imprécise surgit, bousculant les uns, renversant les autres, cependant que femmes et enfants hurlaient de terreur. Presque aussitôt, un autre halètement, aussi rauque que le premier, une autre forme immense et imprécise ; puis une autre plus haute. Et ce fut tout, le tourbillon était passé. Mais voici qu'un grand cri s'éleva : « Linette ma petite Linette ! ». C'était Delphine Deschomets qui, projetée dans la neige par un choc terrible, avait lâché son enfant et ne la retrouvait pas. « Linette! Linette !... ». Déjà tous avaient compris ; les clameurs étaient vaines. La pauvre Linette avait été emportée par la bête. La plainte déchirante de la mère s'élevait dans la nuit. Pendant plus d'une heure, la troupe erra dans le noir, battant les buissons, lançant des appels désespérés : « Linette! Linette! ». Mais rien ne répondait. Il fallut bien reprendre le chemin, deux hommes portant presque Delphine Deschomets qui ne voulait point quitter le lieu du drame, comme si son enfant allait revenir. Et voici qu'apparaît une petite lumière. C'est la ferme où se termine le culte de Noël. De la grange, monte le vieux cantique :

O peuple fidèle,
Jésus vous appelle,
Venez, triomphant, joyeux,
Venez en ces lieux...

Mais cette joie de Noël, Delphine Deschomets ne peut plus la partager ; elle lui apparaît même comme une insulte à sa douleur. Claude l'a compris : « Courage, ma fille. Dieu n'abandonne pas les siens. Courage ! Comment pourrais-je avoir du courage quand j'ai perdu ma petite et que personne ne pourra me la rendre ! - Tout est possible à Dieu , répond le

vieux paysan. » La foule qui sort de la grange entoure maintenant la malheureuse mère. Des lanternes s'allument ; un cortège se forme pour l'accompagner vers sa demeure. Un cortège silencieux, comme pour un enterrement. Et, lorsque après une longue marche on arrive au Mazelgirard, devant la chaumière plongée dans l'obscurité, au moment de pousser la porte, Delphine recule et s'écrie : « Non ! Non ! je ne veux pas entrer chez moi sans ma petite ! ». Claude Deschomets lui dit : « Nous resterons avec toi. Viens! ». Comme il empoigne le loquet, il a un sursaut, une goutte gluante est tombée sur sa main. La lueur de sa lanterne lui permet de distinguer une large goutte de sang. Il lève les yeux et recule, horrifié « Regardez ! ». Quatre lanternes brandies à bout de bras éclairent une tête monstrueuse clouée sur la porte, une gueule énorme, des dents comme des poignards : « La bête ! » clament les paysans, d'une seule voix. Les hommes lui montrent le poing ; Gustou la menace de sa fourche ; les femmes se cachent le visage dans les mains et pleurent en pensant à la pauvre Linette. Mais Claude a comme une inspiration. Il ouvre la porte, pénètre dans la chaumière, se précipite vers l'alcôve dont il ouvre les deux battants et là, bien au chaud, sous les bonnes couvertures, le visage un peu pâle, avec une toute petite égratignure au front, une enfant dort paisiblement : « Linette! c'est Linette ! ». Delphine a fendu la foule, elle s'est jetée sur le lit, elle a pris l'enfant dans ses bras, elle la serre contre son cœur, elle rit, elle pleure. Et la foule rit et pleure. Et tout ce vacarme a réveillé la fillette qui ouvre des yeux étonnés : « Ma Linette, où étais-tu ? Comment es-tu revenue? » Encore noyée dans ses rêves, l'enfant murmure : « Je suis tombée dans la neige..., la bête..., le chien..., un homme... ». Sa tête tombe sur la poitrine de sa mère, ses yeux se referment, elle dort... Et tandis que doucement, tout doucement, Delphine la remet dans son lit, Claude Deschomets dit gravement, montrant l'enfant endormie : « Voici l'œuvre de Jean-qui-passe ». Et il ajoute : « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». C'est dit avec tant de ferveur que toute l'assistance comprend qu'il s'agit d'une prière de reconnaissance. Les femmes joignent les mains, les hommes ôtent leur casquette. Et dans le grand silence de cette nuit de Noël, tous les cœurs disent à Dieu merci pour l'œuvre d'amour de Jean-qui-passe.

Albert Marion
L'archou
Cahiers de Réveil – 1969 – corrigé par René ROYER